Adresse au Peuple sur le seul moyen qui lui reste de rendre la paix à la France et à l'Europe.

1799.

Case
FRC
179

MtW 420

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Bn. 420

ADRESSE AU PEUPLE,

SUR le seul Moyen qui lui reste de rendre la paix à la France et à l'Europe.



A MITTAU.

1799.

ADRESSE AU PEUPLE,

Sur le seul moyen qui lui reste de rendre la paix à la France et à l'Europe.

FRANÇAIS,

Vos tyrans ont ouvert une septième campagne par des défaites sanglantes, par la perte de soixante mille hommes, ils la continuent par une rétraite journalière, par le massacre de vos compatriotes en Suisse et en Allemagne, et par l'expulsion entière de vos armées de toute l'Italie. A quoi donc ont servi six ans de victoires, de triomphes et de conquêtes? A quoi donc a servi de porter les principes anarchiques des fac-

tieux dans les plus belles contrées de l'Europe, de renverser des trônes, de détruire des républiques et de bouleverser tous les états qu'ils ont envahis? C'étoit, disoient-ils, pour vous donner la paix, pour vous rendre heureux, et pour vous faire jouir de l'honneur d'avoir affranchi une partie de l'Univers du joug de ses maîtres : c'est-à-dire qu'ils ne pouvoient assurer votre repos et votre gloire que par le malheur des peuples vos voisins; c'est-à-dire qu'ils ne pouvoient regner paisiblement qu'au milieu des ruines et du chaos dont ils vouloient s'environner.

Cependant malgré leurs promesses mensongeres, contre leur funeste attente, en dépit de leurs volontés atroces et sacrilèges, le terrible fléau de la guerre va moissonner encore le reste de votre jeunesse, vous faire sentir toutes ses horreurs, et

peut-être vous reduire au dernier état de misère, de famine et de desespoir. Vous allez, pour soutenir l'existence affreuse d'une poignée de monstres, sacrifier votre existence elle-même! vous allez épuiser vos ressources, vous laisser arracher votre dernier écu, repandre votre sang, après avoir inhumainement consenti à voir couler celui de vos enfans, de vos parens, de vos amis, de vos compatriotes, pour épargner, pour défendre la fortune, la vie de vos tyrans; pour soutenir leur exécrable empire et prolonger votre esclavage! Vous allez devenir, en un mot, lâches et cruels envers vous-mêmes, pour proteger et maintenir d'ambitieux usurpateurs!

Vous avez entendu un de ces brigands odieux se vanter qu'ils avoient encore *six cent mille hommes à dépenser*, et vous ne vous êtes pas levés en Bailleul

masse pour anéantir ce barbare parricide ! votre sang n'a pas bouillonné dans vos veines au son lugubre de sa voix sacrilège ! vous n'avez pas senti l'horreur et l'indignation ranimer vos courages, et rendre à vos ames leur ancienne énergie ! Ces insolens bourreaux vous comptent comme de vils troupeaux qu'on mene à la boucherie ; ils vous traitent comme des bêtes de somme, destinées à leur libre usage, et vous restez tranquilles ! vous vous endormez paisiblement sur les bords de l'abyme qu'on vous creuse tous les jours ! Ils vous immoleront sans pitié à leur rage sanguinaire ; ils se feront, de vos cadavres, autant de degrés pour arriver au terme de leur pouvoir monstrueux, et vous obéirez sans vous plaindre, sans murmurer, à leurs décrets homicides et devastateurs !

N'êtes-vous donc plus Français ?

n'êtes-vous plus ce peuple si brave, si généreux, si fier que quatorze cents ans de gloire avoient élevé au rang de premier peuple du monde? n'êtes-vous plus ce peuple que les Louis XII, les Henri IV, les Louis XVI s'honoroient de commander et de rendre heureux? n'êtes-vous plus ce bon peuple que le meilleur des rois aima jusqu'à la mort? hélas! non, vous l'avez laissé assassiner!... vous l'avez vu froidement périr sur un échafaud, et vous avez célébré cet horrible triomphe du crime!...

Mais si l'honneur ne vous touche plus, si vous êtes insensibles à la gloire autant qu'innaccessibles au répentir; si vous préferez une existence honteuse à une mort honorable, examinez un moment, avec moi, le sort qu'on vous prépare; apprenez quel est le genre de vie auquel on vous condamne.

Dix ans de crimes, de forfaits, de fureurs et de sang versé à grands flots n'ont pu encore vous éclairer, vous instruire. Des millions d'hommes, vos concitoyens, sacrifiés au triomphe de l'anarchie, n'ont encore pu vous faire craindre un sort semblable, parce qu'on vous a toujours bercé de l'espoir imposteur et chimérique d'une félicité prochaine. Mais pour peu que vous vouliez réfléchir à ce qui se passe autour de vous, vous conviendrez qu'on vous a indignement trompés, qu'on vous trompe encore. Jettez les yeux sur les pays où les scélerats qui vous oppriment ont porté leurs armes victorieuses; voyez la Belgique, une de leurs premières conquêtes, livrée aux exactions les plus révoltantes, à la persécution la plus atroce, et repoussant secretement ou à force ouverte les chaînes pésantes

qu'on veut lui donner. Voyez son sol épuisé par des réquisitions révolutionnaires, ses habitans tourmentés par une inquisition mille fois plus affreuse que celle du Saint-Office ; ses ministres déportés ou assassinés, toutes les consciences violentées pour l'adoption d'un culte impie.

Voyez la Hollande, cette puissance maritime, qui disputa si longtems l'empire des mers à la France et à l'Angleterre ; cette république riche et florissante par son commerce et heureuse par son industrie, aujourd'hui en proie à deux partis qui la déchirent, après l'avoir effacée de la carte de l'Europe. Depuis que les principes de nos tyrans y dominent elle est devenue une puissance nulle, et ses habitans sont les victimes de leurs propres divisions.

Voyez la Lombardie et le Mila-

nais érigés en république Cisalpine, par nos armées, balotée sans cesse par des factions qui ne peuvent se réunir, et tyrannisée par les volontés despotiques de vos Directeurs. Rome, cette capitale du monde payen et du monde chrétien, aujourd'hui aux prises avec la famine, et se disputant avec fureur un morceau de pain. Naples sans roi, sans autorité légitime, ployant sous le fer assassin des comités révolutionnaires ; la Toscane et le Piémont à la merci des sociétés dites populaires, et gouvernés par une bande de brigands, qui les épuisent d'hommes et d'argent [*].

[*] Heureusement qu'un vent du nord souffle aujourd'hui sur toutes ces républiques d'un jour. Il est si violent qu'il déracine tous les arbres dits de la liberté ; mais il est en même tems si salutaire, que la peste révolutionnaire qui exerçoit les plus grands ravages, dans ces contrées méridionales est, au moment où nous écrivons, entièrement dissipée. L'air de l'Italie se rafraîchit, se purifie tous les jours.

Voyez la Suisse enfin, qui, après avoir lutté avec un courage héroïque contre le nombre et la barbarie des satellites des tyrans Français, s'indigne du joug qu'ils lui ont imposé, se revolte partiellement contre ses autorités nouvelles, soupire après son antique liberté, et, dans les convulsions d'un état qui expire de mort violente, essaye encore de mourir avec honneur.

Par-tout vous verrez les mêmes fureurs, les mêmes crimes, les mêmes maux dont vous avez été depuis dix ans les agens et les victimes : partout même désolation, même trouble, même chaos, même anarchie.

Ce sont là, Français, les dignes bienfaits de la liberté meurtrière que nous ont donné des factieux, des rebelles, des monstres nés pour le crime, elèvés à l'école du crime, ne regnant que par le crime et s'effor-

çant de vous rendre criminels comme eux, pour établir par-tout l'empire du crime et de la mort.

A côté de ce tableau fidèle mettons celui de la France, et voyons si l'horreur du premier se trouve effacée ou excusée par le brillant coloris du second. Examinons s'il est possible que les factieux puissent jamais se faire absoudre du malheur des autres peuples, par la prospérité de celui dont ils se sont faits les Souverains. Depuis que par un coup d'autorité, dont l'injustice, la violence, et l'audacieuse tyrannie ne trouve point d'exemple dans l'histoire, ils se sont élevés au-dessus de toutes les loix qu'ils vous avoient forcés d'adopter; depuis la trop fameuse journée du 4 septembre 1797, appellée en leur style révolutionnaire, 18 fructidor, vos maux ont augmenté à un degré effrayant, et se

perpetuent d'une manière désespérante. Après avoir suspendu pendant plusieurs années le payement de la dette la plus sacrée, et avoir reduit les rentiers à la vente de leurs derniers effets; ils ont consacré leur ruine absolue par une banqueroute infâme, par le remboursement des deux tiers de la dette publique ; ils ont imaginé un nouveau papier monnoie, pour effectuer ce remboursement; ce papier, comme les mandats qui l'avoient précedé, est mort avant de naître, et les malheureux rentiers, en le recevant, n'ont pu qu'arroser de leurs larmes de tristes chiffons empreints du sceau du brigandage et de la spoliation.

Ils avoient promis de payer en argent le dernier tiers, mais des brigands qui ne connoissent aucune loi divine et humaine, qui violent sans cesse leurs sermens, pouvoient-ils

tenir une simple promesse ? Sourds au cri de l'humanité, insensibles aux larmes et au désespoir, ils ont encore imaginé un autre papier, frappé de stérilité comme tous les précédens, et ils se croyent quittes envers leurs créanciers quand ils consentent à leur payer ce qui devoit l'être six mois auparavant.

Ils ont établi des impôts dont la multiplicité et la lourdeur surpassent tout ce qu'on n'avoit jamais imaginé ni exécuté jusqu'à ce jour ; ils ont étendu l'impôt du timbre jusqu'au droit de pétition, impôt pour écrire, impôt pour afficher, impôt pour jouer, impôt pour demander justice, ou protection ; ils ont rétabli tout ce que dans leur aveugle rage de tout détruire ils avoient d'abord proscrit comme des abus monstrueux et indignes d'un peuple libre, et ils y ont ajouté de nouveaux abus,

de nouvelles exactions ; impôt de la lotterie, impôt aux barrieres, impôt sur le tabac, impôt des entrées, impôt des croisées, impôt des cheminées, impôt somptuaire, impôt sur les spectacles, impôt sur les portes. Il n'a tenu à rien que l'odieuse gabelle n'ait été ressucitée.

La justice devoit être gratuite, ils vous l'avoient promis ; eh ! bien, voici comme ils vous ont tenu leur promesse : impôt pour assigner, impôt pour appeler une cause devant un tribunal, impôt pour obtenir la levée d'un jugement, c'est-à-dire. impôt pour avoir la justice, impôt triple et quadruple de contrôle, impôt d'enregistrement dans la même proportion.

Les arts et métiers devoient être libres, le commerce devoit être libre, eh ! bien, impôt pour vendre, impôt pour fabriquer, impôt pour débiter, c'est-à-dire, impôt pour

vivre ; les patentes ont par-tout remplacé les jurandes et les maîtrises.

L'agriculture, ce premier des arts, devoit être protégée, encouragée, eh ! bien, ils l'ont rendue le dernier des états que les Français puissent désormais embrasser, par l'excessive contribution qu'ils s'efforcent de tirer des cultivateurs ; l'impôt foncier est double et quelquefois triple du revenu des terres ; l'impôt sur les maisons est assis sur les mêmes bases, reparti d'après les mêmes regles, et perçu avec la même violence.

Tout homme devoit aller et venir librement, eh ! bien, la tyrannique formalité des passeports est assujetie à un impôt ; impôt pour marcher (*).

(*) Une grande partie de tous ces impôts vient d'être doublée et même triplée. Il faut bien que les tyrans, pour se conserver quelques jours d'existence, épuisent, dessechent le sol de notre malheureuse patrie et en pressurent les tristes habitans. Il est tout naturel qu'ils le fassent ; mais est-il naturel que nous le souffrions ! O Peuple abâtardi n'as-tu donc de courage que pour te laisser égorger, ou mourir à petit feu ?

Est-ce tout, Français? non, les emprunts sont encore de nouveaux impôts dont ils se servent pour vous pressurer; emprunts forcés qu'on ne rembourse point, emprunts volontaires qu'on force sécretement, et qu'on rembourse encore moins; dons, offrandes, tous ces moyens sont de vrais impôts qui couvrent la violence, qui les arrache à la peur ou à la foiblesse; les taxes de guerre, les taxes extraordinaires sont aussi des impôts auxquels on recourre au besoin, et qu'on leve le sabre à la main.

Avec tant de ressources, vos tyrans vous présentent tous les mois un déficit de plusieurs dixaines de millions, et tous les mois ils vous forcent de le combler, par de nouvelles extorsions. De-là, Français, l'agriculture abandonnée, les arts négligés, le commerce anéanti, les

travaux suspendus, le numéraire enfoui ou épuisé, la langueur dans tous les états, les plaintes et les murmures dans toutes les bouches, le découragement dans tous les esprits, la misére et le désespoir à côté de l'esclavage et de la tyrannie.

C'est dans des circonstances si douloureuses, dans cet état de désolation générale qu'on arrache de vos bras vos enfans, vos amis, pour les conduire à une mort certaine. C'est pour perpetuer vos malheurs, qu'on veut encore immoler six cent mille hommes, sous le prétexte mensonger de défendre votre liberté et votre indépendance. On veut vous forcer à river vos fers de vos propres mains. En vain l'on prétend vous effrayer de l'invasion des troupes étrangères; ce n'est pas vous qui devez les craindre, les redouter; ce sont vos tyrans qui s'en effrayent. Ce sont vos tyrans que les rois de l'Europe veulent punir;

c'est de leur exécrable empire qu'ils veulent vous délivrer, en assurant pour leurs propres sujets le repos et la tranquillité qu'ils sont menacés de perdre ; c'est pour maintenir la liberté de l'Europe, qu'ils veulent étouffer le monstre de l'anarchie qui vous devore.

Les régicides Français se plaignent qu'on a violé envers eux le droit des gens, en assassinant trois de leurs dignes agens. Ils osent invoquer le droit des gens, eux qui outragent sans cesse l'humanité ! eux qui violent ouvertement les loix les plus sacrées de la nature ! eux qui, contre le droit des gens, ont fait périr par la famine la garnison d'Herberstein ! eux qui, contre le droit des gens et des nations, ont envahi l'Égypte, province soumise à la domination du Grand-Seigneur, et cela dans un tems de paix, sans déclaration de guerre, en employant même

la perfidie, et le mensonge.; ils osent invoquer le droit des gens, eux qui, sans motif, ont envahi et subjugué la Suisse ! eux, qui ne connoissent d'autre droit que la force, d'autre loi que leur ambition, d'autre justice que leur convenance ! Ils accusent le gouvernement Autrichien d'un assassinat, quand tout prouve que rien n'en pouvoit supposer l'utilité, quand rien ne démontre que ce gouvernement l'a ordonné, quand toutes les probabilités sont, au contraire, pour en rejetter l'odieux sur quelques individus sans principes d'humanité ni d'honneur. Mais quand le gouvernement Autrichien seroit coupable de cet assassinat inutile et impolitique, est-ce bien à vos tyrans à s'en plaindre, eux qui sont couverts de sang et de crimes ? eux, qui ordonnent des assassinats journaliers ! eux, qui déportent et fusillent des Français,

avec autant d'injustice que de barbarie [*].

Ils voudroient vous faire croire que le meurtre de ces trois agens, est une insulte faite à vous-mêmes. Eh ! qu'avez-vous donc de commun avec ces trois agens ? sont-ils en effet vos représentans ? vos ministres ? ne sont-ils pas plutôt les représentans et les ministres de vos tyrans ? Ceux-ci vous avoient-ils consultés pour faire la guerre ou la paix ? vous avoient-ils consultés pour élever

(*) On n'aura pas le même reproche à faire au gouvernement Prussien, si la nouvelle suivante est vraie. On prétend qu'il y a un accord fait entre le Directoire Français et le roi de Prusse, pour rétablir en Hollande le Stathouder, à condition que ce roi jacobin, prêtera à sa chere sœur, la république, cinquante ou quatre vingt mille hommes, pour opérer une puissante diversion en Allemagne. O crime ! ô honte ! Est-il possible qu'une tête couronnée soutienne des regicides ? Mais si nos tyrans triomphent par l'exécution de ce traité monstrueux, le Stathouder et le roi de Prusse, n'auront pas deux ans d'existence, car des tyrans, comme les nôtres, se jouent de toutes les conventions, et n'ont de sacré que leur systême désorganisateur.

au congrès deRastadt les prétentions les plus exagerées, pour boulever-ser l'empire Germanique, pour sou-fler secretement le feu de la revolte et de l'anarchie dans toute l'étendue de l'Allemagne : car ces prétendus ministres de paix n'étoient, dans le fait, que de véritables missionnai-res de la doctrine révolutionnaire ? Vous, qu'on appele Peuple Souve-rain, mais qu'on traite comme de vils esclaves, avez-vous jamais par-ticipé aux ténèbreux conseils de vos tyrans ? Se sont-ils jamais inquié-tés d'avoir votre approbation ?

Ils veulent vous effrayer de la con-tre-révolution, parce qu'ils la crai-gnent pour eux-mêmes et non pour vous. Mais qu'est-ce donc que cette contre-révolution si terrible, selon eux ? Francais, en deux mots, le voi-ci : la contre-révolution est le retour à l'ordre, à la justice, à la paix et au bonheur ; car l'état actuel de la Fran-

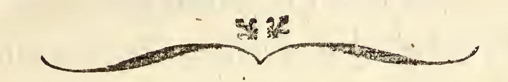
ce, est l'empire de la destruction, du brigandage, de l'injustice et de la plus affreuse tyrannie : la contre-révolution est le supplice des scélerats qui vous gouvernent, et le retablissement de l'autorité légitime. Ne desirez-vous pas tous, au fond de vos cœurs, que la vertu triomphe, et que le crime soit puni? ne desirez-vous pas le repos et la tranquilité ? n'êtes-vous pas fatigués, épuisés par dix ans de malheurs ? Eh bien, il ne tient qu'à vous de rendre la paix à votre pays. Si vous craignez l'invasion des troupes étrangeres, si vous voulez la prévenir, recueillez vos forces, ranimez vos courages abattus, redevenez libres, et levez-vous en masse pour renverser le colosse monstrueux qui vous épouvante; son front est d'airain, mais ses pieds sont d'argile : faitez briller aux yeux de vos tyrans le glaive exterminateur qui doit les faire rentrer

dans le néant. Soldats et citoyens, jeunes gens et vieillards, hommes et femmes, que tous les Français enfin, des quatre parties du royaume se levent au même jour, à la même heure, et ne fassent entendre qu'un seul cri, celui de HAINE AUX TYRANS ! MORT AUX TYRANS ! et que d'un seul et même coup les tyrans cessent d'exister. Parisiens, vous avez trop long-tems donné l'exemple de la révolte ou de la lâcheté ; le jour est venu, où vous devez donner celui du courage et de la vertu ; le chemin de l'honneur et de la gloire vous est ouvert, c'est à vous d'y marcher les premiers. Terrassez les tyrans, rappelez votre roi, et la coalition est dissoute. La France aura la paix, et la rendra à l'Europe. C'est la seule ressource qui vous reste.

LES VOUS ET LES NOUS,

AUX CINQ SIRES

ET A LEURS CONSEILS.



CITOYENS,

VOUS, qui n'êtes jamais d'accord, entre vous, que lors que vos passions et votre intérêt l'exigent; vous, qui épuisez le Peuple, par des impôts sans nombre et des levées interminables de soldats; vous, qui violez toutes les constitutions, dès qu'elles sont faites; vous, qui méprisez les droits des nations et ceux même de la nature; vous, qui foulez à deux pieds les sentimens d'honneur et de

Dechleppe

religion ; vous, qui êtes athées par principe et scélérats par calcul ; vous, qui sacrifieriez jusqu'au dernier des honnêtes gens, à la soif inextinguible de règner sur quelques misérables et quelques imbéciles, que vos déshonorantes faveurs ont attachés à vorte cause, celle du crime; vous, qui dans des gazettes, dont les auteurs vous coûtent plus ou moins cher, portez l'effronterie jusques à dire que le Peuple se réjouit de vos fêtes, qu'il prend part à vos triomphes passagers, qu'il s'attriste de vos pertes toujours croissantes, qu'il est sensible au meurtre de vos ministres désorganisateurs, empoisonneurs et régicides ; tandis que vous êtes violemment accusés de les avoir fait assassiner vous-mêmes, afin de prétexter des griefs contre l'Autriche ; vous, qui l'avez constamment voulu révolutionner, ainsi

que l'Irlande, l'Angleterre, proprement dite, l'Espagne, la Turquie, et généralement tous les pays où vos émissaires sont parvenus, sous les titres de consuls, envoyés, ambassadeurs et ministres; vous qui, pour diviser les Royalistes de l'intérieur, répandez que les puissances combinées qui sont en guerre avec vous, et avec vous seulement, ont le dessein de placer sur le trône de France, tantôt, un d'Orléans - Égalité, tantôt, un infant d'Espagne, tantôt, un Archiduc, tantôt, le duc de BRUNSWICK, tantôt, un des fils du roi d'Angleterre, tantôt MONSIEUR, ci-devant Monseigneur Comte d'ARTOIS, tantôt, le fils de ce prince, M. le duc d'ANGOULÊME, époux de Madame Royale, fille du martyr LOUIS XVI, tantôt, LOUIS XVIII, le prétendant légitime; mais qui doit [selon vous] exercer des vengeances ter-

ribles sur TOUS ses sujets, pour avoir souffert votre joug cruel, et qui nous exterminerait TOUS, pour avoir sans doute plus de place dans son Royaume, et pouvoir s'y promener seul, à pied, sans risque d'être COUDOYÉ : Pensez-vous donc abuser encore de notre crédulité, comme vous avez abusé de notre extraordinaire patience ?...

Non, non : il est un terme à tout.

Nous sommes las de porter, ou plutôt de traîner les fers de la LIBERTÉ ; nous sommes las de l'ÉGALITÉ de malheurs [car c'est en ce sens seulement, que les bons Français sont ÉGAUX] ! nous sommes las de payer vos jouissances, aux dépens des restes de nos patrimoines, ou à la sueur de nos fronts ; nous sommes las de vos promesses mensongères ; nous sommes las de vos inepties et sur-tout de vos cruautés ; nous som-

mes las de vos espions et de votre tyrannie ; nous sommes las de ne pouvoir nous plaindre hautement, quand vous nous faites souffrir des peines intolérables ; nous sommes las de veiller pour vous défendre ; nous sommes las de vous entendre dire vous mêmes LA PATRIE, et de n'être, dans notre propre pays, que les artisans de vos fortunes scandaleuses, et les victimes de votre insatiable ambition [*] ; nous sommes las de combattre pour vous ; nous sommes las de vos requisitions et impositions exorbitantes ; nous som-

(*) L'ex-Directeur et *légifère* REWBELL, autrefois sans-culotte, est accusé d'avoir acheté pour dix-huit millions de biens, dits *nationaux*, en Alsace ; sans compter les fonds qu'il a placés, pour plus grande sûreté, chez l'étranger. Plusieurs de ses collègues, sous des noms empruntés, ont pris cette dernière précaution.... C'est ce qui explique naturellement les raisons de la rareté du numéraire en France ; mais le numéraire y redeviendra très-abondant, lorsque nos vrais amis y auront rétabli le bon ordre, *Fiat* : qu'il arrive.

mes las de votre insolence, et de la morgue de vos employés; nous sommes las de vous entendre calomnier nos meilleurs amis, nos protecteurs et nos pères; [ceux qui ne haïssent, parmi les Français, que les assassins et les régicides; ceux qui rétablissent dans leurs dominations les princes, vos anciens alliés, que vous avez injustement et par trahison dépossédés de leurs états, et ceux qui rendent leurs propriétés, aux citoyens que vous en avez pareillement dépouillés]; nous sommes las de vos chants, de vos illuminations, de vos bals, de vos théâtres, de vos fêtes, et de vous servir de spectacle et de jouets; nous sommes las de vos farces politiques et religieuses; nous sommes las de vos affiches, de vos adresses et de vos proclamations; nous sommes las de vous entendre répéter que vous avez encore

SIX CENT MILLE HOMMES A DÉPENSER [*] ; nous sommes las de vos lois, qui équivalent à des ARRÊTÉS, et de vos arrêtés qui ont force de LOIS, et qui se contredisent chaque jour; nous sommes las d'être en révolution depuis plus de dix ans, et d'avoir tant de maîtres; nous sommes las d'être le troupeau de moutons que vous égorgés individuellement, et de voir des bergers-tygres qui ne nous CONDUISENT que pour nous dévorer l'un après l'autre; nous sommes las enfin, nous sommes excédés de votre barbare empire; et nous appelons, par nos vœux, le régne de LOUIS XVIII, en attendant l'occasion de servir plus efficacement ce bon Prince.

Puissiez - vous mériter bientôt

(*) Cet infâme propos a été tenu dernièrement à la tribune dite *législative*, sans qu'on ait osé le relever.

qu'il vous pardonne les maux que vous avez faits à son auguste et vertueuse famille, à nous-mêmes, à tout l'univers !



FLORE

DU DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES,

DÉCRITE

PAR F. P. CHAUMETON, CHAMBERET ET POIRET,

PEINTE

PAR Mme E. PANCKOUCKE, ET PAR P. J. F. TURPIN.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF.

TOME SEPTIÈME ET DERNIER.

PARTIE ÉLÉMENTAIRE,

EN QUATORZE LIVRAISONS.

101e LIVRAISON.

PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR

DU DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES.

Rue des Poitevins, n°. 14.